Les leçons de la Bible : prospérité, divisions et avertissements des prophètes

David Bensoussan

Auteur de l'ouvrage Isaïe – Lecture commentée

L'histoire cherche à établir ce que l'on peut raisonnablement reconstruire de ce qui s'est produit. Le récit biblique est une interprétation de l'histoire d'Israël ; celle-ci y apparaît comme une succession de périodes d'épanouissement et de temps de crise, où les divisions, les rivalités et la discorde ont parfois conduit à de véritables catastrophes nationales. Face à ces dérives, les prophètes n'ont cessé de lancer des avertissements, rappelant inlassablement les exigences de la morale, de la justice et de la solidarité envers autrui.

1. Rois et prophètes

À la différence des chroniques royales de l'Antiquité, qui cherchaient souvent à magnifier leurs souverains et à célébrer leurs victoires, le récit biblique adopte un regard d'une remarquable liberté à l'égard du pouvoir. La Bible ne cherche pas à flatter les rois : elle les juge. Elle dénonce leurs fautes, leurs abus et leurs compromissions, parfois avec une sévérité impitoyable. Même le roi le plus puissant n'échappe pas au jugement moral.

Les prophètes furent les témoins et les vigies des grandes convulsions qui bouleversèrent l'histoire d'Israël et de Juda. Ils élevèrent la voix à l'époque des invasions assyriennes (853-612 AEC). Ils furent également présents lors de la conquête babylonienne du royaume de Juda (612-539), dont l'empire passa aux mains des Perses.

Quelques décennies plus tard, sous l'hégémonie perse, le retour d'une partie des exilés à Jérusalem inaugura une nouvelle étape de l'histoire juive. Le retour à Sion permit la reconstruction du Temple et la réorganisation de la communauté de Juda autour de Jérusalem. Ainsi, à travers les invasions, les exils et les retours, la voix prophétique accompagna les bouleversements politiques en rappelant sans relâche que le destin d'un peuple ne se mesure pas seulement à sa puissance, mais aussi à sa fidélité à la justice, à la solidarité et à l'exigence morale.

2. Salomon : l'apogée d'un royaume unifié

Le règne de Salomon a laissé une empreinte teintée de légende, associée à sa sagesse, à sa richesse et au rayonnement de son royaume. La tradition biblique lui attribue notamment le développement d'activités commerciales et d'expéditions maritimes en mer Rouge, en collaboration avec le royaume de Tyr. Son règne fut marqué par une période de relative

paix, qui permit l'édification du Premier Temple à Jérusalem et le développement du royaume.

Cette période d'épanouissement illustre les avantages que pouvait procurer l'unité politique. Toutefois, la prospérité ne garantit pas à elle seule la pérennité d'un royaume. Selon le récit biblique, les lourdes charges imposées sous le règne de Salomon contribuèrent à la rupture qui suivit sa mort.

3. La division du royaume : rivalités internes et invasions étrangères

À la mort de Salomon, vers 930 AEC, le royaume se divisa en deux entités : le royaume d'Israël (I), au nord, et celui de Juda (J), au sud, constitué principalement des tribus de Juda et de Benjamin.

Cette rupture eut rapidement des conséquences dramatiques. Cinq ans environ après la division, le pharaon Sheshonq Ier, généralement identifié au Shishak biblique, mena une campagne militaire dans la région et attaqua notamment Jérusalem.

La division politique affaiblit durablement les deux royaumes. Les rivalités dynastiques, les conflits militaires et les luttes d'influence compliquèrent leurs relations, même si des périodes de coopération et d'alliance furent également possibles.

Une des leçons que l'on peut tirer de ces récits bibliques et de ces épisodes historiques est qu'une division interne profonde peut affaiblir la capacité d'une société à faire face aux menaces extérieures.

4. Des périodes de prospérité sous les rois Josaphat, Achab, Ozias et Jéroboam II

Malgré la séparation des deux royaumes, certaines périodes furent marquées par une relative stabilité et un développement économique important.

Au IXe siècle, sous Josaphat, roi de Juda, et Achab, roi d'Israël, les relations entre les deux royaumes connurent des moments de coopération. Les alliances dynastiques, notamment le mariage de leurs enfants, contribuèrent à rapprocher les deux cours royales, sans toutefois éliminer les tensions politiques et religieuses.

Plus tard, le royaume de Juda connut une période de prospérité sous Ozias, également appelé Azaria, tandis que le royaume d'Israël se renforça sous Jéroboam II. Leurs règnes, au VIIIe siècle AEC, furent associés à une expansion territoriale et à un essor économique.

Ces périodes de prospérité montrent que l'organisation politique, la stabilité et la coopération pouvaient favoriser le développement des royaumes. Elles ne signifiaient cependant pas que tout allait bien sur le plan moral et social.

5. Les prophètes : la justice avant les sacrifices

C'est précisément dans les périodes de prospérité que les prophètes dénoncèrent les dérives d'une société qui risquait de confondre réussite matérielle et fidélité spirituelle.

Isaïe s'insurge contre les pratiques religieuses dépourvues de véritable exigence morale. Il transmet cette parole divine :

« Que m'importe la multitude de vos sacrifices ? […] Cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien, recherchez la justice. » (Isaïe 1, 11-17, extrait et paraphrasé).

Amos, pour sa part, dénonce les commerçants qui faussent les balances, exploitent les pauvres et cherchent à tirer profit de la détresse des plus vulnérables. Il condamne une société où le culte religieux coexiste avec l'injustice sociale.

Le message des prophètes est sans équivoque : les rites ne sauraient remplacer la justice, et la piété ne peut servir de caution à l'exploitation d'autrui. La véritable fidélité à Dieu exige une conduite juste, honnête et solidaire.

Cette mise en garde trouve un écho dans le Deutéronome, où Moïse déplore que Yeshouroun, nom poétique d'Israël, se soit engraissé et ait délaissé celui qui l'avait fait vivre (Deutéronome 32,15). L'image exprime une idée intemporelle : l'abondance peut conduire à l'oubli des valeurs qui ont rendu la prospérité possible.

6. L'idolâtrie : une lutte entre les valeurs et les alliances politiques

Le royaume d'Israël fut notamment traversé par des conflits religieux autour du culte de divinités étrangères, associées entre autres aux forces de la nature. Le récit biblique présente le règne d'Achab comme un épisode particulièrement révélateur de ces tensions, notamment en raison de l'influence de son épouse Jézabel et du culte de Baal.

Le prophète Élie s'opposa vigoureusement à ces pratiques et dénonça l'abandon de l'alliance avec le Dieu d'Israël. Le récit biblique présente la fin d'Achab comme tragique, dans le contexte des conflits militaires et des avertissements prophétiques qui marquèrent son règne.

Au-delà de la question du culte, ces épisodes révèlent un conflit plus large sur l'identité du peuple, ses valeurs et ses rapports avec les nations voisines. Le royaume d'Israël, davantage engagé dans certaines alliances régionales, se trouvait exposé aux influences politiques et religieuses de ses partenaires. Le royaume de Juda suivait lui aussi des politiques d'alliance, mais les prophètes s'inquiétaient surtout des conséquences de ces choix sur la fidélité religieuse et l'indépendance du pays.

7. Les grandes puissances : le danger des alliances de dépendance

Face aux ambitions des grandes puissances — Égypte, Assyrie et Babylone notamment —, les prophètes mettent en garde les souverains contre les alliances susceptibles de compromettre leur autonomie.

Isaïe exhorte les dirigeants à ne pas placer leur confiance dans la puissance militaire de leurs voisins, mais à faire preuve de discernement, de retenue et de confiance en Dieu. L'expression « garde-toi et reste tranquille » (Isaïe 7-1), résume cette invitation à ne pas céder à la panique ni à multiplier les alliances précipitées.

L'alliance d'Achaz avec l'Assyrie

Au VIIIe siècle AEC, le roi Péqah d'Israël et le roi Retsin d'Aram menacèrent Achaz, roi de Juda. Celui-ci sollicita l'aide de Tiglath-Phalasar III, roi d'Assyrie, en espérant ainsi neutraliser ses adversaires.

Selon le livre d'Isaïe, le prophète s'opposa au recours d'Achaz à l'Assyrie et l'exhorta à placer sa confiance en Dieu plutôt qu'à rechercher sa sécurité dans une alliance avec une puissance étrangère.

L'intervention assyrienne modifia profondément l'équilibre régional. L'Assyrie soumit le royaume d'Israël, annexa une partie de son territoire et déporta une partie de sa population. Samarie tomba en 722 AEC, entraînant la disparition du royaume du Nord en tant qu'entité politique indépendante.

La tradition biblique et rabbinique associera ultérieurement cette disparition au destin des « dix tribus perdues ». La réalité historique est néanmoins plus nuancée : une partie de la population fut déportée, tandis que d'autres habitants demeurèrent dans le pays.

La résistance de Juda et l'avertissement de Jérémie

Plus d'un siècle plus tard, le royaume de Juda se trouva à son tour pris entre les ambitions des grandes puissances. Alors que Babylone étendait sa domination, certains dirigeants judéens espérèrent trouver auprès de l'Égypte un soutien militaire capable de contrer les Babyloniens.

Jérémie mit en garde le roi Sédécias contre cette politique de confrontation. Il alla jusqu'à lui conseiller de se soumettre à Babylone, estimant que la résistance ne ferait qu'aggraver le désastre.

Ce conseil fut rejeté. En 586 AEC, les Babyloniens s'emparèrent de Jérusalem, détruisirent le Premier Temple et déportèrent une partie importante de la population en Babylonie.

L'histoire biblique souligne ainsi le décalage tragique entre les avertissements des prophètes et les décisions des dirigeants. Ceux-ci, souvent préoccupés par leur prestige, leur sécurité immédiate ou leurs alliances, refusèrent parfois d'entendre des conseils qui auraient pu limiter les conséquences de leurs choix.

8. Des invasions assyriennes à l'exil babylonien

Les prophètes furent les témoins et les vigies des grandes convulsions qui bouleversèrent l'histoire des deux royaumes.

La conquête assyrienne entraîna la chute du royaume d'Israël et la déportation d'une partie de ses habitants. Puis, à la suite des conquêtes babyloniennes, le royaume de Juda connut à son tour la destruction de sa capitale et l'exil d'une partie de sa population.

Le récit historique permet d'établir l'existence des conquêtes, des destructions et des déportations ; la Bible donne à ces événements une interprétation théologique, en les mettant en relation avec la justice, la fidélité à l'Alliance et la responsabilité collective.

9. Le retour de l'exil et la reconstruction

La conquête de Babylone par les Perses, sous Cyrus II, en 539 AEC, ouvrit une nouvelle étape. La politique perse permit à une partie des exilés de retourner à Jérusalem et d'entreprendre la reconstruction du Temple, achevée vers 516 AEC.

Le retour à Sion ne signifia pas la restauration d'un royaume indépendant comparable à celui de David ou de Salomon. Il permit néanmoins la réorganisation de la communauté judéenne autour de Jérusalem et la poursuite d'une vie religieuse et collective malgré la domination étrangère.

Les épreuves de l'exil contribuèrent également à renforcer l'importance de la Loi, de l'étude et de la mémoire collective dans la continuité du peuple juif.

Ainsi, à travers les invasions, les destructions, les exils et les retours, la tradition biblique affirme qu'un peuple peut survivre à la perte de sa souveraineté lorsque demeurent vivantes sa mémoire, sa culture et ses exigences morales.

10. Du temps des hégémonies grecque puis romaine

La révolte des Hasmonéens, déclenchée notamment en réaction aux politiques d'hellénisation imposées par Antiochos IV Épiphane, aboutit à la création d'un État juif indépendant et à l'établissement d'une nouvelle dynastie. La période hasmonéenne fut toutefois elle-même marquée par des rivalités internes.

Après la mort du roi Alexandre Jannée (103-76 AEC), ses deux fils, Hyrcan II et Aristobule II, se disputèrent le pouvoir ainsi que les fonctions de roi et de grand prêtre. Cette rivalité dynastique prit une dimension politique et militaire qui conduisit finalement à l'intervention d'une puissance étrangère.

En 63 AEC, Hyrcan II et ses partisans sollicitèrent l'intervention de Pompée, alors général romain, dans leur conflit avec Aristobule II. Pompée intervint en Judée et Jérusalem fut prise par les Romains. Cet épisode marqua un tournant majeur : la Judée passa progressivement sous la tutelle de Rome, d'abord dans le cadre d'un royaume dépendant, avant de devenir une province romaine en 6 EC.

Lors de la première guerre judéo-romaine, alors que les légions romaines assiégeaient Jérusalem en 70 EC, de violents affrontements éclatèrent à l'intérieur même de la ville entre différentes factions juives, notamment les zélotes, les partisans de Jean de Gischala et ceux de Simon bar Giora. Ces factions, qui s'opposaient sur le partage du pouvoir et la conduite de la guerre contre Rome, en vinrent à se combattre entre elles. Ces divisions internes affaiblirent la résistance face aux assiégeants. Jérusalem fut finalement prise, une grande partie de la ville incendiée et le Second Temple détruit par l'armée romaine.

Ainsi, après avoir conquis son indépendance au prix d'une longue lutte contre une domination étrangère, le royaume hasmonéen fut finalement affaibli par ses propres divisions et par le recours à une puissance extérieure. Il serait toutefois excessif d'y voir une répétition mécanique de l'histoire : les circonstances, les acteurs et les rapports de force étaient profondément différents.

11. Les leçons pour notre temps

L'histoire biblique et l'histoire juive proposent des enseignements qui dépassent largement le cadre de l'Antiquité. Il convient cependant de manier les parallèles historiques avec prudence. Les situations ne se répètent jamais à l'identique et l'histoire n'obéit pas à une fatalité. Mais l'étude des divisions, des choix politiques et de leurs conséquences tels qu'interprétés dans le récit biblique peut contribuer à éclairer les défis du présent.

La prospérité ne dispense pas de la justice**.**

Une société peut être prospère, puissante et profondément attachée à ses traditions tout en demeurant confrontée aux inégalités et à la vulnérabilité des plus faibles. La tradition biblique associe constamment *mishpat* — la justice — et *tsedaka* — la justice sociale et la

solidarité. Cette exigence demeure actuelle, notamment dans une société comme celle d'Israël, dont le niveau de vie est élevé, mais où les écarts socio-économiques restent importants.

Les divisions internes peuvent fragiliser une société.

La séparation entre les royaumes d'Israël et de Juda, les rivalités dynastiques et les luttes entre factions ont, à différentes périodes, affaibli les capacités de résistance face aux menaces extérieures. Cela ne signifie évidemment pas que le désaccord soit en lui-même dangereux. Une société démocratique vit du débat et de la confrontation des idées. Mais lorsque les clivages deviennent tels qu'ils empêchent tout dialogue ou toute recherche de compromis, ils peuvent mettre à l'épreuve la cohésion collective.

Cette réflexion peut trouver un écho dans les tensions qui traversent aujourd'hui la société israélienne, notamment entre courants politiques, ainsi qu'entre populations religieuses et laïques. Il n'en demeure pas moins que les élections se déroulent dans l'ordre et dans le respect de la démocratie. Il ne s'agit pas de comparer directement ces tensions aux divisions de l'Antiquité, mais de rappeler une leçon plus générale : une société peut difficilement préserver sa cohésion si ses différentes composantes cessent de dialoguer.

Les alliances avec les grandes puissances exigent discernement et vision à long terme.

Dans l'Antiquité, les rivalités internes ont parfois conduit des dirigeants à solliciter l'intervention de puissances étrangères. Ces choix pouvaient apporter un avantage immédiat, mais ils comportaient également le risque de réduire la marge de manœuvre politique du pays.

L'enseignement contemporain doit être formulé avec la même prudence. Israël entretient avec les États-Unis une relation stratégique exceptionnelle, qui constitue l'un des fondements de sa sécurité et de sa puissance. Il ne s'agit donc pas de préconiser une rupture avec cet allié, mais plutôt de réfléchir à la nécessité de préserver, autant que possible, une capacité d'action autonome et de diversifier ses partenariats économiques, technologiques et diplomatiques. Une vision à long terme suppose de conjuguer alliances solides et autonomie stratégique.

Le pouvoir doit demeurer soumis à un jugement moral.

Le récit biblique ne confère pas aux souverains une immunité morale en raison de leur rang. Les rois eux-mêmes sont soumis au jugement des prophètes, qui évaluent leur conduite à l'aune de la justice, de la responsabilité et du respect des plus vulnérables.

Cette conception conserve une résonance particulière dans une démocratie moderne. Les débats suscités en Israël par la réforme judiciaire ont profondément divisé la société, chaque camp invoquant à sa manière la démocratie, la justice et la sauvegarde des institutions. Sans prendre position ici sur le fond de cette réforme, on peut retenir une leçon plus générale : la légitimité politique ne repose pas uniquement sur le pouvoir de décider, mais aussi sur la confiance dans les institutions, le respect des contre-pouvoirs et la recherche d'un équilibre entre les différentes composantes de la société.

Enfin, les épreuves peuvent devenir une source de renouveau.

La destruction des royaumes d'Israël et de Juda, les exils et les persécutions n'ont pas entraîné la disparition du peuple juif. La mémoire, la transmission, l'attachement à une tradition et la capacité de se reconstruire ont contribué à assurer la continuité d'une histoire plusieurs fois menacée de rupture.

La grande leçon que l'on peut tirer de l'ensemble du message prophétique pourrait ainsi se résumer : la puissance ne garantit pas à elle seule la pérennité d'un peuple, pas plus que la richesse ne suffisent à assurer sa grandeur. La justice, la solidarité, la lucidité politique, la responsabilité des dirigeants et la fidélité aux valeurs fondamentales constituent également des conditions essentielles de sa résilience.

12. Les leçons pour tous les temps

C’est à la lumière de cet enseignement biblique qu’au fil des siècles s’est formée une sagesse juive qui continue d’habiter le peuple juif et l’État d’Israël. Une sagesse faite de mémoire, de vigilance et de débats. En Israël, la démocratie est souvent bruyante, parfois tumultueuse, mais la parole y affronte la parole sans que le désaccord doive nécessairement conduire à la violence. La justice sociale demeure un idéal inachevé, mais les progrès accomplis sont réels. Dans l’adversité, Israël a su forger des alliances, surmonter des crises économiques et des guerres, développer une société résiliente et trouver, au fil du temps, de nouveaux appuis.

Pourtant, lorsqu’il s’agit d’Israël, le regard porté sur lui semble souvent obéir à des exigences particulières. Les standards médiatiques peuvent devenir plus sévères, les fautes plus visibles, les nuances plus difficiles à faire entendre. Il arrive même que les

adversaires d'Israël soient regardés à travers un prisme plus indulgent, tandis que les tragédies qui se déroulent ailleurs dans le monde retiennent moins longtemps l'attention. Ce décalage mérite au moins d'être interrogé.

Peut-être faut-il en chercher une part de l'explication dans l'héritage même d'Israël. Le grand cadeau des prophètes d'Israël à l'humanité est peut-être cette espérance inlassablement renouvelée d'un monde réconcilié : le temps où les peuples transformeront leurs épées en socs de charrue, où la justice accompagnera la paix et où l'humanité apprendra enfin à vivre sans se détruire. Que l'on attende ou non le Messie, l'idéal messianique demeure une boussole : il indique une direction, il rappelle ce que le monde pourrait devenir.

Peut-être est-ce le revers de cet immense héritage prophétique. Parce qu'Israël a été porteur d'une espérance qui dépasse les frontières d'un peuple, on attend de lui davantage qu'une simple conformité à la réalité humaine. On le mesure parfois à l'aune de l'idéal qu'il a contribué à faire naître. Et lorsque l'idéal est placé si haut, l'écart avec la réalité est perçu comme étant d'autant plus grand, et la déception est d'autant plus vive.

Aussi Israël ne peut finalement s'en remettre qu'à sa propre conscience. Il lui appartient de regarder son histoire sans complaisance, de tirer les leçons de ses erreurs et de ne jamais renoncer à l'idéal de justice qui lui a été transmis.

Alors revient à l'esprit la parole de Balaam. Il était parti pour maudire Israël et, contre toute attente, il se mit à le bénir. Depuis les hauteurs de Moab, il prononça cette parole mystérieuse : « Voici un peuple qui demeure à part et qui ne se compte pas parmi les nations. » (Nombres 23-9).

Être « à part » ne signifie pas être au-dessus des autres. Cela peut signifier porter une responsabilité particulière : celle de rester fidèle à une mémoire, mais aussi à une espérance. Peut-être est-ce là, au fond, l'une des leçons les plus exigeantes de la Bible : le peuple du Livre n'est jamais seulement dépositaire de son passé ; il est aussi porteur d'une espérance qui, au-delà de lui-même, s'adresse à l'humanité tout entière.